

Dis Papy, raconte moi comment c'était l'Algérie que tu as connue.... (Suite)

La vie active (Dixième partie)

Après l'obtention en 1953, de la deuxième partie de mon baccalauréat, série philo, j'envisageai une carrière dans l'administration des douanes. Je m'inscrivis donc à la Faculté de Droit d'Alger, mais cette année 1953-54 fut sanctionnée par un cinglant échec. Il est vrai qu'avec mon ami Jacques, qui partageait avec moi une chambre, rue Dupuch, non loin des tournants Rovigo, nous n'avons pas consacré tout le temps nécessaire à nos études ; j'étais personnellement plus intéressé par l'équipe de foot de la Faculté, par l'athlétisme — je m'entraînais assidûment au triple saut au stade des tagarins — et surtout par les visites chez Danielle, rue Ampère. (Mais au fait n'avais-je pas choisi Alger plus pour me trouver près d'elle que pour l'étude du Droit ?...) Toujours est-il que j'abandonnai sans regrets cette voie éphémère...

Mais il me fallut alors trouver une « situation » car Danielle et moi avions décidé de "convoler" et à cette époque pas question de mariage sans un métier qui assure au moins le pain quotidien... J'étais bachelier et ce titre me permettait l'accès à l'enseignement primaire comme intérimaire, c'était le terme employé pour désigner les instituteurs auxiliaires qui pouvaient au bout de deux années, être titularisés après avoir satisfait aux épreuves écrites, puis pratiques, du Certificat d'Aptitudes

Pédagogiques. Cette voie m'était offerte, le temps pressait, je n'avais pas d'autre choix... Je me résolus donc à formuler une demande de poste à l'Inspection Académique de Constantine.

A l'issue d'une dizaine de jours qui me semblèrent durer une éternité, le facteur me remit un pli qui portait l'en-tête de l'Inspection. Je l'ouvris le coeur battant, allais-je être engagé ? Dans l'affirmative, où serai-je nommé ? Ouf ! j'étais recruté, et le poste qui m'était affecté était : Le Riff, commune mixte de Taskriout, en petite Kabylie. Le Riff ? Pour moi, ce nom évoquait le Maroc, le soulèvement d'Abd-el-Krim vers 1925, et ma première pensée fut qu'ils s'étaient trompés en haut lieu. Je courus donc à la Poste consulter le Bottin. Taskriout y figurait bien, mais où était-ce ? Quant au Riff, pas de trace... Il me fallut recourir à une carte détaillée du département et enfin je le découvris, ce Riff, ce premier poste qui inaugurerait mon entrée dans la vie active : c'était un tout petit point au-dessus de Bordj Mira, à l'entrée des gorges de Kerrata. Je devais le rejoindre « ... le plus tôt possible, et mes frais ne me seraient pas remboursés... » Précisait ma nomination ! Soit, tant pis pour les frais, dont je n'avais d'ailleurs jamais imaginé qu'ils auraient pu faire l'objet d'un quelconque remboursement. Mes oncles Roger et Georges, heureusement disponibles, me proposèrent gentiment de me conduire... Ma mère m'aida à préparer mes affaires que je rangeais dans ma cantine militaire et une grande valise. Les oncles choisirent l'itinéraire sur la carte 172 de Michelin « Algérie, 1 cm pour 10 km » : Tamalous, El Milia, Djidjelli, Souk El Tenine où l'on abandonne la route de Bougie pour celle de Sétif, enfin Bordj-Mira ! L'itinéraire est adopté à l'unanimité, il n'y a plus

qu'à...

La 203 camionnette du paternel, le « VIG » (publicité de l'entreprise de recaoutchoutage de pneus dont mon père est le représentant) est devant la porte du 5 rue de Paris, ainsi qu'une bonne partie des voisins venus assister au grand départ. Ma mère, ma grand-mère et même Zaina, la voisine d'en face, me font les ultimes recommandations : « Surtout, sois prudent, fais-toi à manger tous les jours !... couvre-toi bien, i doit pas faire chaud dans ces montagnes !... Donne-nous souvent des nouvelles, même tu peux téléphoner ! ». Ce n'est pourtant pas la première fois que je quitte le giron familial, j'ai quand même passé une année à Alger, non ? D'accord, ça n'a rien de comparable, Alger est une métropole, la 4e ville de France à l'époque. J'y étais avec mon ami Jacques, je déjeunais à la cantine et surtout, surtout, Danielle y habitait. Là, je vais être livré à moi-même, dans une région qu'on imaginait hostile, sans trop savoir pourquoi, et « qu'on savait même pas où c'était... ! » ça va être l'aventure !

Derniers conseils, dernières embrassades, et nous voilà partis ; une nouvelle vie m'attend. Nous sommes le 10 octobre 1954... ..

Le faubourg, l'église Sainte-Thérèse, les pipes Amiel, Saint Antoine et bientôt le massif de l'Estaya, océan de maquis et de chênes-lièges, paradis des chasseurs de sangliers, que la VIG avale allègrement, Aïn-Kercha, El Milia, et nous attaquons la descente vers la mer que nous apercevons au loin, scintillante, à travers une trouée ; la route est moins sinueuse jusqu'à Djidjelli.

En passant dans cette charmante petite ville, j'ai une pensée attendrie pour une camarade de la classe de philo,

M.C, qui en était originaire et avec qui j'avais noué, durant cette année 1952-53, des liens d'une affectueuse amitié. Nous sortions souvent ensemble : je me souviens d'une ballade que nous avons faite dans la baie de Stora, à bord de l'Alcyon, que mon ami Néné m'avait obligeamment confié ; d'une promenade dans cette même VIG, au cours de laquelle j'avais relégué Quiqui, un condisciple, dans la partie arrière du véhicule (diable, il n'y avait que 2 places à l'avant...) ; d'une visite que j'avais rendue à M. alors qu'elle était à l'infirmerie de son collège (j'avais dû alors user de subterfuge pour entrer dans ce lieu jalousement gardé). Nous faisons de concert la place ou les arcades, nous participions ensemble aux sorties organisées par le cours de philo ; nous étions faits pour nous entendre, nous comprendre, nous apprécier... Je dois pourtant avouer que nous n'avons même pas flirté ; je la respectais, comme je respectais Danielle, que je devais épouser ; je ne voulais rien salir par un comportement irresponsable. Pourtant, nous avons vécu, avec ma mignonne et réservée djidjellienne, une profonde aventure, une vraie amitié amoureuse ; je n'avais pas triché avec elle et lui avais avoué — peut-être un peu tardivement — que je n'étais pas libre... Et lorsque je l'ai retrouvée, 47 ans plus tard, et qu'elle m'a assuré ne m'en avoir jamais voulu, j'en ai été rasséréiné. Je me suis si longtemps senti coupable !

Mais revenons à notre voyage. Après Djidjelli s'amorce la corniche aux innombrables lacets qui donnent le tournis. Mais quelle sauvage beauté : là, les grandes falaises plongent dans une mer aujourd'hui agitée qui ourle d'une blanche écume les sombres rochers déchiquetés, véritable dentelle naturelle ; plus loin, une minuscule crique succède à un éperon acéré ; encore un virage et apparaît une plage de

sable blond où l'on s'imagine volontiers se dorant au soleil ; ailleurs, un autre petit cap se dessine, prolongé par un squelette de ferrailles rouillées, sûrement un ponton de chargement ; les tunnels succèdent aux tunnels, les à-pic aux à-pic ; ici, la route est en encorbellement, là, en viaduc ; partout elle est superbe et grandiose ; nous passons devant la Grotte Merveilleuse, aux sublimes stalactites et stalagmites ; elle est fermée en cette saison, mais je me promets bien d'y revenir en touriste, aux prochaines vacances, comme je me promets de revenir chasser tout le long de cette côte sauvage où doivent abonder mérours, bars, dorades, sars et autres corbs... Je ne me doutais pas que, trois semaines plus tard, le 1^e novembre, notre destin allait basculer...

A Souk El Tenine, nous abandonnons la corniche pour nous enfoncer dans la vallée de l'oued Agrioun ; les parois de la montagne se resserrent déjà ; sur notre gauche, la gigantesque conduite de l'usine hydro-électrique de Darguinah, fraîchement inaugurée, se dresse, verticale, véritable insulte géométrique à cette nature si pure ! Les parois se rapprochent encore et encore, j'ai l'impression d'être écrasé, étouffé par la montagne. Je me demande par où nous allons bien pouvoir passer tant l'horizon semble impénétrable, quand, après un ultime virage, juste à l'entrée d'un petit pont de pierre, un panneau indique : « Bordj Mira, Commune mixte de Taskriout ».

Notre périple routier est enfin terminé, mais je ne suis pas pour autant au bout du voyage... Je me présente au secrétariat de la commune mixte, où je suis reçu à bras ouverts par le fonctionnaire de service, un Kabyle qui répond au prénom de Yazid. « Enfin un nouvel instituteur ! On se

demandait s'ils allaient nous envoyer quelqu'un pour compléter l'effectif d'en haut ; j'espère que vous avez fait bon voyage. Donnez-moi donc votre nomination que je puisse établir votre certificat d'installation ; j'enverrai ensuite le commis chercher le mulet ...- Le mulet, pour quoi faire ? - C'est que voyez-vous, l'école est un peu plus haut dans la montagne, oh pas très loin, 7 ou 8 km seulement... !!! Il y a bien une piste, mais elle n'est pas carrossable jusqu'en haut et le seul moyen de monter vos bagages reste le mulet ! ».

Purée, où je suis tombé ? Pour un baptême, je suis servi ! Mais il n'y a pas d'autre alternative, il me faut faire contre mauvaise fortune bon cœur. Que le commis aille donc chercher le « Brel » de service...

En attendant son arrivée, je bavarde avec Yazid, qui me rassure un peu et ne tarit pas d'éloges sur la beauté de l'endroit. Comme il a l'air d'être un bon « tchatteur », et qu'il tient enfin quelqu'un avec qui discuter, il commence à me poser toutes sortes de questions. « D'où venez-vous ? - Ah, Philippeville ! C'est une belle ville, je connais un peu parce j'y vais de temps en temps, chez mon cousin Lakdar ; il habite au Faubourg, derrière la maison des Meskines, vous devez sûrement le connaître ». Tu parles ! Philippeville ne compte que 60000 habitants, alors, si je connais Lakdar ! « Et votre club, c'est lequel, l'Etoile, le Racing ? - Ah, les "rouge et noir", i jouent bien, i z'ont un beau jeu de passes ; je les connais presque tous : les frères GUETTAF, le goal GORI, ASCENCIO, CONTE, « Zef-Zef » BUONACORE, STEFANINI... - Justement Stéfani, c'est mon oncle... » Il en reste bouche bée. « Alors là, j'en reviens pas ! Le neveu à Stéfani, ça alors ! Et bien, je monterai un de ces jours à l'école, et nous discuterons tranquillement de tout ça, c'est

promis ».

Cette éventualité ne me déplaît pas, j'aime bien nouer des liens, particulièrement avec les gens du cru... Le bavard Yazid s'apprête à enchaîner sur un autre sujet quand voilà heureusement notre ami à quatre pattes et aux longues oreilles - le tout-terrain local - qui arrive de son pas mesuré et tranquille, « Oh là, oh, Titine », (car c'est une dame). Obéissante, notre belle s'immobilise et le commis, Arezki, arrime sur ses flancs, d'un côté, la cantine, de l'autre la lourde valise ; nous voilà parés. Je remercie et embrasse les oncles qui s'en vont retrouver la « civilisation ». La "VIG" démarre, je la suis des yeux jusqu'au prochain virage qui la fait disparaître ; ma gorge est un peu serrée, mais une étrange sensation m'envahit, faite à la fois d'inquiétude, de tristesse mais surtout, paradoxalement, de soulagement : je vais, pour la première fois de ma vie, être vraiment libre !

Il nous faut maintenant rejoindre « là-haut ». Arezki me propose de chevaucher Titine mais j'aurais eu honte, moi le sportif, juché sur le dos d'une mule !... Je refuse bravement, je suis bien capable d'avalier quelques kilomètres, fut-ce en montagne ! Arezki n'insiste pas. Et hue, Tintine !

Pour l'instant, le chemin est un faux plat ; nous longeons sur notre gauche une bâtisse tout en longueur, percée de nombreuses et étroites fenêtres, aux portes voûtées ; elle semble vouloir se blottir sous une imposante allée d'eucalyptus aux longues feuilles frémissantes.

« C'est le domaine des Pères Blancs, me renseigne Arezki, ils sont là depuis toujours et tout le monde les aime parce qu'ils font le Bien ». Leur présence en ce lieu me rassure. « Je viendrai leur rendre une petite visite, un prochain jeudi, pour lier connaissance. - et tu seras bien

reçu - me promet Arezki, qui semble bien les connaître ».

Le chemin commence maintenant à grimper pour de bon ; il est empierré, mais très inégal et mes pas deviennent incertains ; Titine, elle, n'est pas du tout gênée ; d'une allure régulière, mais sûre, elle se hâte avec lenteur, ce qui me donne le temps d'admirer un paysage d'une beauté à couper le souffle : sur la gauche, barrant l'horizon, la muraille des fameuses gorges de Kerrata (Chabet el Akra) dont on devine le dôme du « Pain de Sucre », sur la droite, le flanc de la montagne, où le maquis le dispute aux oliviers, chênes-lièges et autres jujubiers, est animé par un incessant va et vient de grives, merles ou étourneaux ; en face, les blancs sommets du Djebel-Takoucht culminent à près de 2000m ; dans le lointain, on devine à peine les neiges éternelles du Djurdjura. Sublime !!...

La grimpette commence à se faire sentir, le chemin se resserre et devient un sentier sinuant entre des figuiers de Barbarie aux larges raquettes garnies de piquants acérés, produisant en été des fruits colorés, très estimés, mais qu'il vaut mieux ne pas saisir à pleines mains car ils sont pourvus de minuscules épines pratiquement impossibles à extraire quand elles sont fichées dans votre tendre chair... Bientôt, un visage curieux apparaît entre les broussailles, puis un autre, un autre encore ! Le téléphone arabe a fonctionné « Chouf, chouf, le taleb » (*regarde, regarde, le maître*) C'est bientôt une véritable procession qui nous emboîte le pas et chemine avec nous pour les derniers hectomètres, dans un sympathique brouhaha.

Enfin l'école apparaît, bien située au sommet d'un mamelon entouré de verdure ; c'est la seule construction en dur dans ce coin perdu où je dois apporter la connaissance et que

j'aime déjà ; je suis accueilli par le directeur et son épouse, les Martin, avec qui nous allons nouer de bonnes relations ; je dis « nous » car je vais partager le logement de fonction avec un collègue natif de Bougie, Francis Caruana, charmant et sympa, dont l'aide me sera précieuse ; présentations faites, nous déchargeons la brave Titine ; je salue et remercie Arezki; Francis m'aide à emménager. C'est la première fois que je vais être « chez moi » : une nouvelle vie commence...

Auteur : Claude Stefanini

(A suivre...)

Ce texte, propriété de Claude Stefanini, ne peut être reproduit, ni copié sur quelque support que ce soit, réutilisé pour illustrer toutes sortes de documents, loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteurs.